



## En souvenir de Denise Huguet (29 décembre 1923 - 03 avril 2021)

Jean-Loup D'HONDT<sup>1</sup>

I. Muséum national d'Histoire Naturelle, Département « Adaptations du vivant », CP 51, 55, rue Buffon, F – 75005 Paris.  
e-mail : [jean-loup.dhondt@mnhn.fr](mailto:jean-loup.dhondt@mnhn.fr)

Manuscrit reçu le 17/06/2021, accepté le 21/06/2021, mis en ligne le 19/09/2021

La collectivité zoologique française vient de perdre, en la personne de Denise Huguet, l'une de ses figures les plus connues et familières, considérée par beaucoup comme un exemple et un modèle. Elle était également l'une des membres les plus fidèles de la Société zoologique de France, à laquelle elle avait adhéré en 1946. Sa présence, ses prises de position, ses engagements et son enthousiasme communicatif comme sa véhémence (souvent teintée d'humour) et le militantisme en faveur de la zoologie authentique qui la caractérisaient (et dont témoignait encore notre dernière communication téléphonique, survenue une semaine avant sa disparition, alors qu'elle sortait juste de l'hôpital encore pleine de projets), l'avaient fait connaître de la quasi-totalité de notre communauté scientifique. Sa soif de connaissance l'avait conduite jusqu'à ses derniers mois à venir régulièrement à Paris pour s'y enrichir intellectuellement en suivant des cycles de conférences tout comme en se rendant régulièrement à la Bibliothèque du Muséum National d'Histoire Naturelle. Le personnel de celle-ci se mobilisait unanimement pour lui venir en aide et lui procurer la documentation qui lui était nécessaire. Il est vrai qu'elle ne dissimulait pas son âge et suscitait une admiration unanime devant son énergie et l'activité qu'elle continuait à déployer malgré celui-ci ; elle ne manquait jamais de rappeler qu'elle espérait d'ailleurs pouvoir fêter son centenaire au milieu de ses collègues. Effectuant encore chaque année plusieurs déplacements à longue distance, qu'ils soient familiaux en période de vacances (des vacances qu'elle passait systématiquement dans une station balnéaire littorale) ou professionnels, elle avait notamment participé à son dernier congrès international à l'étranger, les Deuxièmes Journées franco-italiennes de zoologie, à l'université de Turin en septembre 2017, où elle avait su d'emblée s'attirer la sympathie de nos hôtes.

Elle ne manquait aucune des manifestations scientifiques organisées par la Société zoologique de France. Elle en était la vice-doyenne d'âge (ayant un an de moins que notre doyen et quatre mois que notre autre vice-doyen, ce qu'elle



se plaisait régulièrement à rappeler), et l'un de nos douze plus anciens adhérents. Elle était surtout l'une des dernières mémoires de la zoologie française, qu'elle avait fréquentée depuis de la fin de la Deuxième guerre mondiale. Elle était intarissable lorsqu'elle avait l'occasion d'évoquer ses souvenirs (qu'elle accompagnait souvent d'un petit rire discret). Elle rappelait tout ce qu'elle devait aux enseignements de Marcel Prenant ; différentes anecdotes sur Pierre-Paul Grassé ; les obstacles que l'on avait dressés devant elle pour l'empêcher de préparer une thèse sur son matériel de prédilection (les Chaetognathes) afin de lui faire changer de sujet et pour que celui-ci soit attribué à un autre chercheur (ce qui s'est passé) ; les félicitations que lui avait à plusieurs reprises prodiguées sa chef de travaux, Lucienne Dehorne, pourtant avare de compliments, constatant son assiduité au laboratoire et sa méticulosité dans la réalisation des dissections et des préparations microscopiques. Elle rappelait aussi volontiers la période durant laquelle elle avait été la secrétaire de l'illustre préhistorien qu'était

l'abbé Glory sur les champs de fouilles de la région des Eyzies, et pour lequel elle avait réalisé plusieurs centaines de pages de texte, de relevés topographiques et d'illustrations de spécimens. Elle évoquait aussi volontiers une fête organisée à la Station Biologique de Roscoff où Charles Bocquet était arrivé méconnaissable, déguisé en singe velu, précédé par son fils annonçant solennellement : « Voici l'origine de l'homme ».

Ses deux sujets de prédilection qu'elle se plaisait à mimer étaient néanmoins, d'une part l'hostilité féroce et de notoriété publique existant entre les murs de la faculté des sciences, et qui opposait les deux personnalités dominantes de l'époque qu'étaient les professeurs Louis Gallien et Geneviève Cousin, tous deux par ailleurs d'une carrure impressionnante ; et d'autre part, son retour soixante-cinq ans plus tard au Laboratoire Arago de Banyuls-sur-Mer, là où elle avait commencé à préparer son diplôme en 1944. Un jour, devant la porte d'une salle de réunion à la Sorbonne, arrivant chacun de son côté, Gallien et Cousin se sont trouvés par hasard à la même distance de l'entrée ; ils ont alors l'un comme l'autre d'abord refusé à la fois de se saluer et de se laisser mutuellement passer, pour qu'aucun d'entre eux ne donne l'impression d'avoir une suprématie hiérarchique ou une préséance sur l'autre. Ils sont ainsi restés pendant plus de cinq minutes à égale distance de la porte sans dire le moindre mot et en se foudroyant du regard, sous les yeux de plusieurs dizaines d'étudiants connaissant l'état de leurs relations et se demandant avec anxiété si les deux protagonistes n'en viendraient finalement pas aux mains. La situation s'éternisant, c'est Gallien (pourtant connu pour ses crises de colère – Remarque personnelle : mais qui s'est toujours montré aimable envers moi personnellement), pour ne pas donner une impression d'incivilité (sinon de « muflerie ») et de se dévaloriser en ignorant les règles élémentaires de la correction face à une dame déjà d'un certain âge, qui consentit à s'effacer. Faisant ainsi baisser la tension collective qui était montée dans l'assistance.

Vers 2010, elle manifesta le désir de revenir au Laboratoire Arago, après l'avoir quitté à la fin de la Deuxième Guerre, pour revoir le lieu où elle avait autrefois manipulé. Elle fut alors interpellée de façon agressive dans un couloir par une jeune fille hautaine qui lui signifia d'un ton sans réplique que cette partie du bâtiment était interdite au public. Elle lui répondit calmement (et sans donner l'impression de s'en formaliser) qu'elle était venue en pèlerinage, en toute simplicité, pour revoir la stalle où elle avait commencé à préparer son Diplôme plus d'un demi-siècle auparavant, et dans un laboratoire dont elle avait gardé le souvenir d'y avoir toujours été accueillie avec affabilité et déférence. Elle vit instantanément son interlocutrice perdre contenance, changer de couleur, et se précipiter dans le bureau le plus proche en balbutiant quelque chose d'incompréhensible, comme si elle avait été fascinée par la rencontre d'un OVNI (ou peut-être par celles, inexplicablement ressuscités, de Louis de Buffon, ou de Georges Cuvier...). N. B. Il est vrai qu'il y avait eu un précédent ; en effet, un soir de l'hiver 1946, un homme d'aspect inquiétant frappa à la porte du laboratoire de Pierre Joly et Claude Lévi à la Station Biologique de Roscoff, et se présenta : « Je suis Monsieur de Lacaze-Duthiers » ; en fait, il ne s'agissait

pas du célèbre naturaliste décédé en 1901 et revenu hanter l'endroit où il avait vécu, mais de son neveu Gérard...

Denise Huguet, née Pasquet, avait vu le jour le 29 décembre 1923 à Paris (14<sup>e</sup> arrondissement). Ayant obtenu le baccalauréat en 1942, elle effectua de 1947 à 1959 différents stages aux laboratoires de Roscoff, Villefranche-sur-Mer et Banyuls. Elle avait préparé un DES d'histologie animale sur la spermatogenèse du grillon cavernicole *Gryllomorpha dalmatina* en 1953, avant de soutenir en 1957 une thèse de doctorat de troisième cycle en histologie et histophysiologie en 1957 sur le ganglion nerveux ventral des Chaetognathes du genre *Sagitta*. Elle fut alors nommée assistante auxiliaire au PCB à la faculté des sciences de Paris en 1957, avant d'être recrutée comme maître-assistante en biologie animale, successivement aux facultés des sciences de Nantes dans le service du professeur Robert Sellier de 1965 à 1969, auprès du futur recteur M. Yves Saudray, puis d'Angers en 1969, à l'université Belle-Beille où elle assura les travaux pratiques d'histologie et génétique pour les étudiants en médecine. Mariée le 3 septembre 1960, elle avait eu deux enfants. Elle fut ensuite nommée pour un contrat de deux ans comme maître-assistante, brièvement à la faculté des sciences, puis plus longuement à la faculté de médecine d'Oran (Algérie) de 1972 à 1974, enseignant les travaux pratiques et les travaux dirigés d'histologie. À la rentrée universitaire de septembre 1972, elle-même, Pierre son mari, accompagnés de leurs deux jeunes fils, partirent donc pour l'Algérie, ayant ensemble été nommés maîtres-assistants à l'université d'Oran, lui pour enseigner la botanique et elle la biologie animale. Nous découvrîmes beaucoup plus tard que nous nous étions succédés dans le même poste, celui que j'avais occupé les deux années universitaires précédentes à la faculté des sciences lui ayant été réattribué après mon départ ; mais qui fut peu après dévolu à la faculté de médecine où elle a donc été transférée. À son retour en 1975, elle retrouva son poste de maître-assistante avant de devenir maître de conférences dans le laboratoire dirigé par le batrachologue Gilbert Matz, à l'université d'Angers, jusqu'à son départ en retraite en 1989.

C'est à son retour d'Algérie qu'elle commença assidûment à fréquenter les tables rondes et les congrès organisés par la Société zoologique de France, dans notre pays comme à l'étranger (et en profita pour aller faire des récoltes sur le terrain, au Maroc comme en Tunisie, y compris à plus de 90 ans). Le premier auquel elle participa fut, en 1983, le colloque « Électrophorèse et Taxonomie », organisé par notre société, et qui se tint à la Bibliothèque centrale du Muséum (et où elle prépara le café pour les congressistes). Après la fin de sa carrière professionnelle, elle se retira dans sa maison familiale de Saumur où, bien qu'ayant subi plusieurs graves opérations exigeant qu'elle mène dès lors une vie calme, elle décida pourtant de poursuivre toujours activement ses travaux de recherche en faisant des prélèvements dans le fleuve au pied de chez elle, et en consacrant ses années de retraite à l'étude de petits Crustacés : celle des soins parentaux chez *Dugastella marocana* et celle de l'expansion géographique et de la migration de l'Atyidae *Atyaephyra demaresti*, un groupe dont elle connaissait à la perfection l'anatomie comparée, en particulier des pièces buccales. Elle multiplia les contacts avec les observateurs

potentiels en France et à l'étranger susceptibles de lui transmettre des informations sur la progression de l'aire de distribution de ces espèces, se constituant ainsi un vaste réseau de correspondants (Algérie, Tunisie, Maroc, Espagne, Italie, Allemagne, Suisse, Pologne), et resta régulièrement en rapport avec ses anciens collègues (en France : avec Danièle Defaye, Sylvie Secrétan, Claude Boutin, Claude Dupuis entre autres). Pour cette raison, elle fut nommée enseignant-chercheur, avec le titre d'attachée honoraire, au Muséum national d'Histoire naturelle (service des Crustacés) en 1991. Lorsqu'elle y rendait visite à l'improviste à des collègues, et bien que se déplaçant de plus en plus difficilement au fil des années, elle n'hésitait pourtant pas à gravir puis à redescendre la cinquantaine de marches d'escalier desservant parfois leurs laboratoires.

Elle regrettait souvent de n'avoir publié que très peu de ses résultats par comparaison avec la masse d'informations originales qu'elle avait réunies, d'une part par perfectionnisme et l'aspiration à être exhaustive, d'autre part, parce qu'elle avait abordé nombre de sujets que ses charges d'enseignement ne lui avaient pas permis de mener à terme. Elle était consciente qu'à sa disparition nombre d'entre elles seraient perdues à jamais. Elle faisait souvent allusion à une exploratrice française qu'elle admirait et à qui avait été dédié un genre de Crustacés sur lequel elle avait beaucoup travaillé, Camille Dugast. Le dernier congrès international (en France) auquel elle avait participé avait été à Périgueux, au mois d'octobre, les Journées annuelles 2019 de la Société zoologique de France, et elle avait tenu à accompagner à cette occasion ses collègues sur le terrain ; elle y avait présenté un hommage conjoint à deux zoologistes périgourdins, Pierre-Paul Grassé et Georges Petit. L'une de ses idées directrices était l'étroitesse des liaisons et des corrélations, d'une part entre les phénomènes naturels, d'autre part entre les différents plans d'organisation, les similitudes physiologiques et structurales communes aux organismes, et que l'on ne pouvait dès lors s'intéresser à la connaissance objective de l'un d'entre eux qu'en disposant d'une certaine compétence sur les autres ; d'où son avidité à enrichir son savoir.

Il convient de souligner que l'un de ses grands plaisirs était de pouvoir rendre service. Aussi, lorsqu'elle faisait ses propres recherches bibliographiques et rencontrait un travail susceptible d'être utile à l'un ou l'autre de ses collègues, elle prenait l'initiative de lui en faire faire une photocopie

et de la lui transmettre. Je lui fus personnellement hautement redevable d'un acte de gentillesse et de délicatesse gratuites ; ayant appris que l'un de mes grands oncles, décédé peu après ma naissance que je n'avais jamais connu, était inhumé dans un petit village de la région d'Ancenis, elle-même et son fils François firent les recherches correspondantes pour localiser le cimetière où il avait été inhumé, puis sa tombe, avant de me proposer de m'y conduire. Il s'agit là d'un acte de courtoisie qui ne s'oublie pas.

La richesse de ses connaissances générales en zoologie, son dynamisme souriant, sa vitalité et sa personnalité même inspiraient la sympathie et l'admiration, mais aussi en imposaient. Si elle a immédiatement sympathisé avec des collègues italiens venus en France, ceci dès leur première rencontre (Maria Balsamo, Paolo Grilli), elle ne faisait pourtant en général que difficilement confiance, et uniquement envers ceux qui avaient su forcer son estime. Elle pouvait être agressive envers ceux qui ne respectaient pas les valeurs morales auxquelles elle était attachée ou qui témoignaient d'incivilité ; elle faisait alors volontiers preuve d'autorité, souvent méprisante, parfois cinglante. Ce fut notamment le cas envers les phylogénistes moléculaires qui se disaient spécialistes d'un groupe zoologique donné parce qu'ils avaient pu par séquençage le situer dans un arbre phylogénétique, mais qui par ailleurs n'en connaissaient rien, pas même la morphologie ni la bibliographie correspondante, et étaient incapables de répondre à une question autre que moléculaire. Elle s'échauffait et faisait tout particulièrement preuve de véhémence envers ceux d'entre eux qui pourtant s'autorisaient de façon paradoxale à se qualifier de systématiciens ou de spécialistes en taxonomie ; mais sans doute, en la période actuelle de déliquescence drastique du savoir zoologique et d'aveuglement culturel, peut-être croyaient sincèrement l'être (ce qui est grave et inquiétant)...

Sa disparition n'a suscité que des regrets, et ceci de façon unanime. Nous pouvons prédire sans risque d'erreur que la mémoire et la personnalité de Denise Huguet resteront présentes chez tous ceux qui ont eu le plaisir de la côtoyer et de mener avec elle des travaux scientifiques, tout en l'écoutant rappeler avec passion ses multiples souvenirs d'une époque aujourd'hui révolue de notre discipline, d'une époque à la fois héroïque et marquante, et qui disparaissent aujourd'hui avec elle. Un livre vivant à présent définitivement refermé.